

Inland Empire

de David LYNCH, 2006

« **C**ette histoire est arrivée hier... mais je sais que c'est demain. »

Entre pur chef d'œuvre et improbabilité cinématographique, le dernier film de David Lynch a fait beaucoup parler.

L'histoire est simple, au départ : pendant le tournage de son dernier film, Nikki (Laura Dern), dirigée par son metteur en scène, tombe amoureuse de son partenaire, lequel enchaîne les liaisons. Or, le mari de Nikki est maladivement jaloux.

L'intrigue se complique lorsque le tournage commence, et que la vie de Nikki se confond avec celle de son personnage, Susan.

Enfin, d'énigmatiques et inquiétants flashbacks emmènent à intervalles réguliers le spectateur en Pologne, en plein univers de prostitution.

Inland Empire quitte alors définitivement le terrain rationnel pour devenir un véritable tourbillon, qui fait perdre tous repères, disparaître toute chronologie, se mêler tous les personnages.

Ce trouble de l'identité, récurrent chez David Lynch, contraint la raison à s'effondrer et à se reconstruire en permanence différemment, pour tenter de suivre ces messages, aussi vertigineux et chaotiques soient-ils, qui abolissent les frontières entre l'espace réel et l'espace psychique.

Nikki, ce « miroir brisé », n'est plus elle-même

elle est toutes les femmes du film et aucune, elle se perd dans sa propre conscience, jusqu'à atteindre, enfin, en même temps que le spectateur, une incommensurable joie.

Car peu importe, lorsque le film s'achève, de savoir qui est qui. Au son de la voix de Nina Simone, toutes les réalités se rejoignent, tout prend finalement un sens, et cette œuvre, qui n'est chaotique qu'en apparence, paraît enfin accomplie.

Il y a ici quelque chose de rédempteur, de purificateur. Comme s'il fallait une épreuve du feu, une traversée, non sans séquelles, de la psyché humaine magistralement mise en image, pour accéder enfin à ce que le bonheur lynchien peut avoir d'évident, de profondément transcendant. Il faut accepter de perdre le contrôle, de plonger sans retenue dans l'inconnu, comme Laura Dern, magnifique et perdue, se laisse totalement guider par David Lynch vers cette rédemption.

Inland Empire pourrait finalement être le dernier film de Lynch, tout y est : cette vision si particulière de l'homme et de la femme, la violence du mal qui cherche toujours une faille, un accès pour pénétrer dans le monde, des portes qui s'ouvrent non sur l'extérieur mais sur l'intérieur des êtres, une fascination jamais démentie pour le cinéma, des univers – le rêve, l'esprit, le fantasme, la réalité – qui se confondent, le soin apporté à la narration d'une histoire, et surtout cette extraordinaire

libération, pour la première fois peut-être, qui survient à la fin.

Et la caméra, pour une fois rude et brutale, ramène au cœur du film la beauté de l'histoire, d'autant plus éclatante que l'image est brouillée.

Bien sûr, ce n'est pas un film que l'on va voir par hasard. Ce n'est pas non plus un film accessible : œuvre presque testamentaire, *Inland Empire* se mérite, et pour que de cet étrange puzzle émerge finalement une lumineuse cohérence, il faut « fermer grand les yeux », et se laisser emporter.

Mais si l'on joue le jeu, il est impossible d'en ressortir indemne : on est forcément métamorphosé de cette certitude, rarement aussi évidente dans le cinéma lynchien, que la souffrance, le doute, la lutte pour ne pas perdre pied, n'a pas été vaine.

Chacun fera ce qu'il voudra de cet étrange objet que David Lynch nous a livré. Mais, sans

aucun doute, il serait dommage de ne pas en faire quelque chose, car ce film n'a finalement de sens que par les échos qu'il réveille chez ceux qui le regardent.

Il y a des films dont on ressort heureux, rêveur, ému, en colère... De celui-ci, on émerge d'abord hébété d'avoir tellement vu en trois minuscules heures, et surtout étrangement apaisé : *Inland Empire* semble être de ces œuvres qui démontrent, profondément, que les choses ont toujours un sens.

Réalisateur psychanalytique, enfant de Freud et du pop-art, David Lynch n'impose rien sur ces images tourbillonnantes.

Il offre simplement un récit à l'imagination, rappelant au cœur-même de cet empire intérieur la liberté qu'a chacun de la recréer, et d'y retrouver les fils ténus de sa propre conscience.

Astrid-Marie DE SOUZA